

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE

MAURICE LAFARGUE

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Vendredi, 1er mai 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit Centigrads, 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Alcée Fortier

(Nous lisons dans le "Bulletin du Parler français au Canada" l'article suivant à la mémoire d'Alcée Fortier et nous nous faisons un devoir de le reproduire.)

La mort vient d'enlever à la Louisiane l'un de ses fils les plus distingués et le plus ardent défenseur de ses traditions françaises, dans la personne de M. Alcée Fortier, professeur de langues romanes à l'Université Tulane et président de l'Athénée Louisianais de la Nouvelle-Orléans, chevalier de la Légion d'Honneur, docteur en lettres de l'Université Laval et membre du Comité permanent du Congrès de la Langue française au Canada.

Descendant d'une famille bretonne de Saint-Malo, établie en Louisiane en 1722, Alcée Fortier naquit dans la vieille paroisse de Saint-Jacques, l'une des plus françaises de la campagne louisianaise, en 1856. Par sa mère, Hedwige-Aimée Fortier, il était allié à la famille du gouverneur Roman et à celle de Valcour Aimé, qui fut l'un des plus riches et des plus charitables planteurs de la Louisiane et qui illustra son nom par le don fait aux Pères Maristes du Collège Jefferson, aujourd'hui l'une des plus prospères maisons d'éducation catholiques du Sud des Etats-Unis.

De santé délicate, le jeune Fortier ne put quitter la maison paternelle pour aller suivre les cours d'un collège, comme le faisaient alors tous les fils des familles distinguées de la Louisiane, et toutes ses études classiques se firent, chez son père, sous la direction de M. Jules Choppin, doyen des anciens élèves de l'Université des PP. Jésuites de Georgetown. Il put, cependant, une fois ses études classiques terminées, se rendre à Paris, où il se livra, pendant quelque temps, à l'étude de la littérature sous des maîtres renommés.

A la suite de revers de fortune qui atteignirent cruellement sa famille, Alcée Fortier dut accepter de l'emploi dans une banque de la Nouvelle-Orléans, non sans continuer, cependant, au prix de rudes sacrifices, les études littéraires qui le passionnaient. Les chiffres ne purent le retenir bien longtemps, et il accepta avec plaisir, lorsque l'occasion lui en fut offerte, la position de professeur de français à l'Ecole Supérieure de la Nouvelle-Orléans, d'où il passa, en 1880, à l'Université Tulane, pour y remplir la même charge jusqu'à sa mort.

C'est donc dans cette chaire des langues romanes de l'Université Tulane qu'Alcée Fortier devait faire sa carrière et sa réputation d'écrivain; c'est là que, pendant trente-quatre ans d'un labeur incessant, il devait se consacrer à la culture, à l'enseignement et à la défense de la langue française, dont il fut, toute sa vie, en Amérique, l'un des apôtres les plus ardents et les plus éclairés.

La rude tâche du professeur n'empêcha jamais ce travailleur acharné de consacrer une partie notable de son temps à la composition d'ouvrages, qui constituent probablement, aujourd'hui, la meilleure partie de l'histoire française de la Louisiane, si l'on en excepte les "Histoires de Garry et de Martin. Son Histoire de la littérature française, ses Sept Grands Auteurs du XIXe siècle et son Précis de l'Histoire de France sont des ouvrages qui font honneur à son talent d'écrivain et à sa clarté d'exposition de professeur éminent.

Possédant la langue anglaise à l'égal de la langue française, Alcée Fortier publia nombre d'ouvrages, fort remarquables, en cette langue. A History of Louisiana, Bits of Louisiana Folklore et Louisiana Studies resteront dans la littérature louisianaise comme des ouvrages de grande valeur. Ces deux derniers sont des livres uniques en leur genre. Les Louisiana Studies, tout particulièrement, constituent l'évocation la plus puissante et la plus charmante à la fois de la vieille Louisiane française; mœurs et usages du terroir sont analysés dans cet ouvrage avec la finesse d'observation et l'attrait que seul peut donner à un récit le patriotisme d'un historien qui parle avec amour des choses de son pays. Il y a, dans ce livre, aujourd'hui plutôt rare, croyons-nous, un chapitre qui est de nature à intéresser particulièrement les Canadiens et Acadiens français: c'est celui où Alcée Fortier raconte une de ses visites aux descendants des colons acadiens du Bayou-Tèche; cette page des Louisiana Studies est certainement l'une des plus originales qui aient jamais été consacrées aux enfants du pays d'Évangéline établis en Louisiane.

Loin de profiter des vacances universitaires pour prendre un repos bien mérité, Alcée Fortier consacrait une bonne partie des mois d'été à donner des conférences sur la littérature française dans les grandes universités des Etats-Unis. Il y était aimé et attendu: sa manière simple et prenante d'exposer une thèse et de développer une idée, sa diction parfaite, la distinction de sa tenue, si française, le charme qu'il donnait au récit de l'anecdote fixant, ici et là, le caractère des mœurs d'une époque, enfin, son admiration sans borne pour les auteurs du grand siècle français, tout, dans sa personne et dans son enseignement, contribuait à donner un intérêt soutenu à des cours parfois un peu arides pour de simples amateurs de littérature.

Mais ce qui lui attirait surtout l'estime dont il fut toujours entouré, c'était son inébranlable attachement à la terre et aux traditions de ces ancêtres; c'était la noblesse et la fierté de son patriotisme. On n'attaquait jamais la Louisiane en vain devant Alcée Fortier. Vrai chevalier de la patrie, il était prêt à croiser le fer, au premier mouvement de l'adversaire. Il avait le droit de parler en son nom, puisqu'il la faisait aimer partout. Il en connaissait parfaitement l'histoire; les trois régimes, le français, l'espagnol et l'américain n'avaient pas de secrets pour lui. C'est pour se rendre capable de ne rien ignorer de cette intéressante et parfois héroïque histoire qu'il voulut apprendre la langue espagnole; et là parlait avec aisance et l'enseigna même, pendant plusieurs années, à l'Université Tulane. Il ne frissait passer aucune date importante de ces trois siècles de vie nationale sans en instruire, par des fêtes dont quelques-unes eurent un éclat retentissant, la commémoration publique et solennelle. Il pensait déjà à célébrer le IIIe centenaire de la Nouvelle-Orléans, qui tombe en 1918 et aurait voulu inaugurer, à cette occasion, le monument qu'on parle d'élever à Bienville, l'immortel fondateur. Ce fut Alcée Fortier qui soutint, pendant vingt-cinq années, de son activité et de son prestige, l'Athénée Louisianais et la Société Historique de la Louisiane. Ce fut sous sa direction qu'organisa définitivement l'intéressant Musée historique qu'il fit installer au Cabildo, ancienne Salle du Conseil de la Louisiane espagnole. Pour entretenir dans les âmes de ses compatriotes cette belle flamme du patriotisme dont il était brûlé, il se rendit souvent dans ces petites villes françaises de la campagne louisianaise, où il se plaisait à donner en français des conférences instructives sur l'histoire de son pays.

On comprend que cet amant du passé français de l'Amérique du Nord se sentit attiré vers la Nouvelle-France. Il en connaissait l'histoire, et il admirait les luttes énergiques de la nation canadienne-française pour la conservation et la défense de l'héritage des ancêtres. Par deux fois, il y représenta officiellement la Louisiane, aux fêtes du IIIe Centenaire de Québec et au Congrès de la Langue française. Cette dernière manifestation surtout l'avait profondément impressionné. Il ne nous parlait jamais sans émotion de la joie que lui avait causée cette grande mobilisation des forces canadiennes-françaises. On se rappelle l'intéressant discours qu'il prononça, le soir du 26 juin, au mariage militaire, et la part notable qu'il prit aux travaux de la section philologique du Congrès, dont il fut le président écouté et respecté. Le Bureau du Congrès reconnut la haute valeur de sa collaboration en le nommant, plus tard, membre du Comité permanent et Secrétaire régional pour la Louisiane.

En 1908, l'Université Laval l'avait créé docteur en lettres. Il aimait à se prévaloir de ce titre, et à nous rappeler combien cette distinction de la grande Université française de l'Amérique du Nord l'avait honoré. Le Comité France-Amérique venait de lui confier la tâche d'écrire une Histoire de la Louisiane, et il nous disait avec quelle joie il allait se mettre au travail

nu à des cours parfois un peu arides pour de simples amateurs de littérature.

Mais ce qui lui attirait surtout l'estime dont il fut toujours entouré, c'était son inébranlable attachement à la terre et aux traditions de ces ancêtres; c'était la noblesse et la fierté de son patriotisme. On n'attaquait jamais la Louisiane en vain devant Alcée Fortier. Vrai chevalier de la patrie, il était prêt à croiser le fer, au premier mouvement de l'adversaire. Il avait le droit de parler en son nom, puisqu'il la faisait aimer partout. Il en connaissait parfaitement l'histoire; les trois régimes, le français, l'espagnol et l'américain n'avaient pas de secrets pour lui. C'est pour se rendre capable de ne rien ignorer de cette intéressante et parfois héroïque histoire qu'il voulut apprendre la langue espagnole; et là parlait avec aisance et l'enseigna même, pendant plusieurs années, à l'Université Tulane. Il ne frissait passer aucune date importante de ces trois siècles de vie nationale sans en instruire, par des fêtes dont quelques-unes eurent un éclat retentissant, la commémoration publique et solennelle. Il pensait déjà à célébrer le IIIe centenaire de la Nouvelle-Orléans, qui tombe en 1918 et aurait voulu inaugurer, à cette occasion, le monument qu'on parle d'élever à Bienville, l'immortel fondateur. Ce fut Alcée Fortier qui soutint, pendant vingt-cinq années, de son activité et de son prestige, l'Athénée Louisianais et la Société Historique de la Louisiane. Ce fut sous sa direction qu'organisa définitivement l'intéressant Musée historique qu'il fit installer au Cabildo, ancienne Salle du Conseil de la Louisiane espagnole. Pour entretenir dans les âmes de ses compatriotes cette belle flamme du patriotisme dont il était brûlé, il se rendit souvent dans ces petites villes françaises de la campagne louisianaise, où il se plaisait à donner en français des conférences instructives sur l'histoire de son pays.

On comprend que cet amant du passé français de l'Amérique du Nord se sentit attiré vers la Nouvelle-France. Il en connaissait l'histoire, et il admirait les luttes énergiques de la nation canadienne-française pour la conservation et la défense de l'héritage des ancêtres. Par deux fois, il y représenta officiellement la Louisiane, aux fêtes du IIIe Centenaire de Québec et au Congrès de la Langue française. Cette dernière manifestation surtout l'avait profondément impressionné. Il ne nous parlait jamais sans émotion de la joie que lui avait causée cette grande mobilisation des forces canadiennes-françaises. On se rappelle l'intéressant discours qu'il prononça, le soir du 26 juin, au mariage militaire, et la part notable qu'il prit aux travaux de la section philologique du Congrès, dont il fut le président écouté et respecté. Le Bureau du Congrès reconnut la haute valeur de sa collaboration en le nommant, plus tard, membre du Comité permanent et Secrétaire régional pour la Louisiane.

En 1908, l'Université Laval l'avait créé docteur en lettres. Il aimait à se prévaloir de ce titre, et à nous rappeler combien cette distinction de la grande Université française de l'Amérique du Nord l'avait honoré. Le Comité France-Amérique venait de lui confier la tâche d'écrire une Histoire de la Louisiane, et il nous disait avec quelle joie il allait se mettre au travail



Ayez en main une pièce de cinq cents.

Sous la main de l'épicié se trouve un paquet de Uneda Biscuit à l'épreuve de la moisissure. Il vous tend la pièce. Un simple échange?

Non! C'est un échange remarquable—car vous avez dépensé une somme insignifiante pour un paquet de bonne nourriture; et l'épicié vous a vendu le plus nutritif des aliments faits avec la farine et qui est aussi propre, croustillant et délicieux que lorsqu'il fut sorti du four.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

pour parler de sa chère Louisiane à la France, lorsque la mort la frappa.

Détail touchant de ses derniers moments. Alcée Fortier a voulu recevoir le saint Viatique des mains du vénérable abbé Subileau, ancien curé de Saint-Augustin. "C'est vous qui m'avez fait faire ma première communion, lui dit-il; c'est vous qui m'avez aussi fait la dernière." Et il reçut la sainte communion avec piété. Peu de temps après, une crise de cœur l'emporta. Ses funérailles furent profondément impressionnantes. Toute la population française de la Nouvelle-Orléans y assista. L'église du Saint-Nom de Jésus, où eut lieu le service, ne pouvait contenir la foule qui suivait le char funèbre, et bon nombre des assistants durent rester dans la rue, où ils demeurèrent tête nue et en silence, tout le temps que dura le service. C'était bien la manifestation d'un deuil national. On eût dit toute une race assistant aux funérailles de son dernier défenseur.

ANTONIO HUOT, Pré.

Interview Express

Mgr. Fuzet et le Saint-Office. — Conversation avec un Prêlat Etranger. Les Richesses du Saint-Office. — La Procédure. — Les Juges. — "Il Faut Chercher Encore."

Correspondance Spéciale de L'Abéille. Une information de la "Presse-Associée", venue de Rome, annonçait que les poursuites devant le Saint-Office, contre Mgr. Fuzet, archevêque de Rouen, n'étaient pas complètement abandonnées. Cette histoire date de loin, de l'époque où Mgr. Fuzet était évêque de l'île de Saint-Denis. Nous avons pu rencontrer un prêtre étranger, très au courant des choses de la Curie Romaine, Mgr. F., qui a bien voulu nous donner quelques détails intéressants:

— Alors, Monseigneur, vous pensez qu'après tant d'années, on pourrait encore reprendre le procès contre Mgr. Fuzet? — Il n'y a nul inconvénient. Un procès devant le Saint-Office n'est jamais clos et il est toujours ajourné. On peut, en effet, éclaircir un point demeuré obscur ou trouver des faits nouveaux.

— Mais, comment s'exerce ce pouvoir du Saint-Office? — De la manière la plus générale. Il s'appuie sur tout ce qui est possible pour la répression et l'extirpation des erreurs contre la foi.

— Comment se manifeste son action? — Mais, par le Saint-Office lui-même ou par des Délégués connus et inconnus, il n'y a pas de limite et il peut même arriver qu'un procès soit intenté à un membre du Saint-Office lui-même sans qu'il s'en doute.

— Le Saint-Office est non seulement une puissance spirituelle, mais une puissance temporelle? — Considérable. Au point de vue temporel, le Saint-Office possède des biens énormes, des richesses très importantes.

— Ces biens n'ont pas été confisqués en 1870 par le nouveau Gouvernement italien? — Non. Ils sont entretenus et augmentent tous les jours par le produit de certaines dépenses et de certaines indulgences.

— Mais, qu'est-il besoin d'argent pour un tribunal purement moral? — Vous ignorez donc que le Saint-Office indemnise souvent les témoins qu'il consulte. Il y a, en effet, certains témoins qui, si on connaissait leurs dépositions, perdraient leur situation civile; aussi, on indemnise dans de nombreux cas afin que les témoignages aient lieu en toute liberté.

— Mais, n'est-ce point encourager le faux témoignage? — Cette opinion prouve que vous ne vous placez pas au point de vue religieux. Songez que l'on fait prêter serment non seulement à tous les enquêteurs, que vous appelez inquisiteurs, mais aux témoins eux-mêmes, qui sont des catholiques et qui devraient leur âme, s'ils venaient à commettre un faux témoignage.

— Et ce tribunal, comment est-il composé? — De dix cardinaux. Le plus ancien remplit les fonctions de secrétaire; le Pape peut le présider dans les circonstances exceptionnelles et les cas ne sont pas rares.

AMUSEMENTS

Orpheum. Phone Main 333. HORACE GOLDIN. L'Illusioniste Royal et sa troupe de 35 acteurs. BERT LEVY. LA TROUPE HAYWARD-STAFFORD. NONETTE. KNAPP ET CORNALLA. STUART ET KELLEY. ORCHESTRE DE CONCERT. VUES CINEMATOGRAPHIQUES.

Grande Fête Annuelle DU PARC DE VILLE. DIMANCHE, 3 MAI 1914. Base Ball, Amusements, Vandalie, Vues Cinématographiques, Grand Feu d'Artifice. Entrée - - 25 cents.

\$8 Par Heure. Service indépendant d'Auto. pour Automobile à cinq (5) Passagers. \$1.00 AU PARC DE BASEBALL. Car sur la Rue St-Charles entre les Rues Canal et Common. Phone Main 1131.

WEAR THE ROBERT. Ses montres sont sans égales. H. J. ROBERT. OFFICINE. 208-207 rue Carondelet. Phone Main 4570. 7dés-180.

LIGNE DE L'EXPOSITION 1915. EXCURSION FRANKLIN Le Dimanche 3 Mai 1914. \$2.00 Aller et Retour. Un train spécial quittera le débarcadère du bac, au pied de la rue de l'Esplanade à 7 heures A. M., Alger à 7:30 A. M., Gretna à 7:40 A. M., Harvey à 7:45 A. M., et Westwego à 7:50 A. M. Prix entre les Points Intermédiaires \$1.00 à \$2.00. PASSEZ VOTRE DIMANCHE À LA CAMPAGNE. Pour de plus amples informations s'adresser au Bureau des Billets, 225-227 rue St-Charles. Phone Main 4027.

— Mais, en ce qui concerne Mgr. Fuzet? — Je ne peux rien vous dire de précis, étant tenu à la plus grande réserve, mais, il n'est impossible d'obtenir quelques renseignements si vous savez interroger avec habileté ceux qui peuvent parler. Nous tâcherons de chercher et de trouver.

L'Allemagne en Chine. Correspondance Spéciale de L'Abéille. De la "Frankfurter-Zeitung". La Russie constitue un danger permanent pour la grande république orientale. Il en est de même du Japon. Les Japonais acquièrent en ce moment des concessions fort importantes. Cette situation est aussi désagréable pour l'Angleterre que pour nous. De là à conclure que les deux nations doivent marcher de concert en Extrême-Orient sur les terrains économique et financier, il n'y a pas de doute. Toutefois, le point capital, c'est que nous nous mettions nous-mêmes à travailler en Chine avec plus d'énergie et sur une plus grande échelle que nous ne l'avons fait jusqu'à présent.

Le Rappel de Mgr. Sardi. Correspondance Spéciale de L'Abéille. Rome, 1er mai. — Dans la curie romaine on affirme que Mgr. Sardi, délégué apostolique à Constantinople sera prochainement rappelé pour occuper un autre poste. A Rome on reproche au prélat de n'avoir pas su

mettre fin au conflit qui depuis plus de deux ans existe entre les armées catholiques et le patriarcat Mgr. Tizian.

L'ORPHEUM. L'affiche du théâtre Orpheum pour la semaine est très intéressante et de bonne composition. Citons en premier lieu les représentations magiques du célèbre prestidigitateur Horace Goldin, qui est considéré comme le plus remarquable illusionniste du monde entier. Son spectacle est en trois parties: premièrement, "A Review of Conjury" (Revue de la Magie); deuxièmement, "Twentieth Century Miracles" (Les Miracles du 20ème Siècle); et troisièmement, la scène éblouissante en décors féeriques, "The Tiger God" (Le Dieu Tigre), dans laquelle l'on voit un vrai tigre du Bengale. Autre part, au programme, parait le nom de Bert Levy, artiste caricaturiste; puis celui de Harry R. Hayward de la troupe Hayward-Stafford, dans la représentation d'une comédie en une acte, "The Devil Outwitted". Nonette, violoniste, chantante qui faisait partie, comme accompagnatrice, de la troupe Schumann-Heinek et Nordica. Knapp et Cornella, comédiens-acrobates, et Stuart et Kelley, démonstrateurs de danses dernier genre contribuent au succès du programme. Le cinéma spécial de l'Orpheum et l'orchestre de concert ajoutent à l'intérêt du spectacle.

Feuilleton de l'Abéille de la Nouvelle-Orléans

No. 1 Commencé le 2 mai 1914

LE ROMAN — DE — MARIE

Par la longue avenue de peupliers, le facteur arrivait, en soulevant, à chaque pas, un bref nuage de poussière avec ses espadrilles. C'était un samedi; et les facteurs de Peyrehorade ont fort à faire le samedi. Ce n'est pas que la correspondance à distribuer soit beaucoup plus abondante; mais ce sont les provisions à rapporter de la ville, qui pèsent lourd! Le samedi, tant de ménagères éloignées de Peyrehorade prient leur ami Preuilh de prendre chez le boucher une "lèche" ou un morceau "d'abraquedure" pour fêter dignement le saint jour du dimanche! L'ami Preuilh n'a garde d'oublier ces commissions, car il sait que chacune sera payée d'un bon verre de pique-pique; et, vers midi, on le voit arriver une demi-douzaine de paquets sanguinolents sur les épaules, dans une escorte bruisante de mouches.

Y en a-t-il, des mouches, dans la plaine de Sames!

Sur tous les troncs des arbres, derrière toutes les feuilles des buissons, il y en a de grises, de vertes, qui attendent, à l'affût, pour fondre sur les haridelles qui passent. Et vous pensez bien que le jour où c'est Preuilh qui passe, avec la moitié d'un mouton sur les épaules, ce ne sont pas les haridelles qui les tentent.

A cinq cents mètres de Peyrehorade, le facteur en a déjà un essaim autour de lui, qui font une musique... Zip! zoup! sifflent-elles, dans leurs trajectoires courtes. A chacun de ses pas, elles sautillent, changent de place, quittent le bifteack de monsieur le curé pour l'entrecôte de monsieur le maire. Et, pendant ce temps-là, les bœufs qui labourent le long de la route ont l'occasion de moins agiter leur queue, leur lamentable queue, sur leurs flancs en sueur.

— Hou! Daouinne? — Tê! c'est loi, Preuilh! — Ces dames sont là? — Oui, tu as quelque chose? — Je crois bien! Des ris de veau et une lettre... Puisqu'elles sont là, je vais leur remettre moi-même. Le facteur laissa la métayère et tourna du côté du château. Dans ce coin de France, qui n'est ni le Béarn, ni le pays basque, mais qui participe un peu de l'un et de l'autre, étant situé entre les deux, toutes les maisons qui ont un étage, un capulet d'ardoises et des murs roses comme une peau de demoiselle, sont des châteaux. La demeure de Mme Honora Couloumère était donc un château. Le facteur ouvrit la barrière de fer, s'en alla vers une porte surmontée d'une poignée d'herbe flétrie — la croix de Saint-Jean — et

entra. Sur le seuil, il fut ébloui par une chevelure blonde qui venait à sa rencontre.

— Il y a une lettre, facteur?... De Paris?... C'était une superbe enfant d'une douzaine d'années, qui parlait ainsi — la Parisienne, comme on disait à Sames — et le facteur, qui n'avait pas les yeux dans sa boîte, se permit de faire durer une bonne minute la remise de la lettre, ne fut-ce que pour rester un peu plus longtemps en face de cette étrangère si fraîche, si douce à voir, avec ses cheveux d'un blond si extraordinaire. Oh! ce blond! Jamais, il n'en avait vu de pareil: un blond presque blanc et qui semblait faire les cheveux en chair encore, tellement leur couleur était peu différente de celle du front. Mais qu'ils avaient l'air fins, légers!... A leur vue, Preuilh songeait à ces mèches folles que les maïs de la région arborent, quand ils font leur fleur, et qui promettent la formation prochaine d'un bel épi.

Méthodiquement, le facteur, posa le bifteack de M. le curé, l'entrecôte de M. le maire, avec leurs mouches un peu effarées de s'introduire dans cette maison inconnue — quelques-unes s'étaient écaillées, prudentes, et l'attendaient sur le bois tîdi de la porte. — Ensuite, il prit ses lunettes, ouvrit son sac, en retira une douzaine d'enveloppes qu'il fit tomber tour à tour dans sa main: — Mlle Mariette Couloumère? lut-il. — C'est moi! Donnez vite! dit l'impatiente petite blonde en lui prenant la lettre dans les doigts. Et elle s'en alla lire dans une pièce voisine. — Vous devez avoir chaud, facteur. Vous boirez bien une goutte? proposa la vieille Mme Couloumère dont le bonnet noir venait de pointer à la porte. Une goutte, ce serait mathonnète de refuser, évidemment, d'autant plus que les facteurs du

pays acceptent toujours un verre de vin pour une lettre; il n'y a que pour les imprimés qu'ils se permettent quelquefois d'être sobres.

Il prit donc le verre qu'on lui apportait, parla très fort des ravages de la sécheresse pendant que la servante versait le vin, pour qu'elle eût le temps de remplir jusqu'à ras bord, puis il souleva une bonne santé à la compagnie. Quand il eut bu, il reprit ses paquets, se dirigea vers la porte, où l'attendaient les mouches, et continua sa tournée — zip-zoup! — dans leur escorte bruisante. Alors, la Parisienne eut un beau soupir de désespoir. — C'est bien ce que je pensais vint-elle dire à Mme Couloumère. Il faut que je reparte, Mimi!

— Bohl! C'est une lettre de la mère? — Oui. Elle m'attend après-demain soir. — Jésus-Marial! s'exclama l'aïeule en joignant ses mains. Après-demain soir? — Et à voir l'expression de ses yeux, on aurait cru que la fin du monde arrivait. Pendant quelques secondes, Mme Couloumère parut plongée dans un abîme de tristesse. Puis, soupirant, elle tira une tabatière de sa poche et aspira bruyamment une prise de tabac. C'est ainsi, du reste, qu'elle se consolait de toutes ses grandes douleurs, douleurs innombrables, mais jamais muettes. — Après-demain soir? Alors quand pars-tu? — Demain, Mimi. — Comment? — Si'il faut être à Paris après-demain... Ah! que c'est triste! Mme Couloumère avait pris la lettre. Elle mit ses lunettes sur son nez anguleux et lut: "74, avenue Kléber — XV. "Petite Marion. "Que deviens-tu? Comment vas-tu? Tu ne

m'a pas écrit hier, méchante. C'est assez de campagne comme ça. Il faut te remettre au travail maintenant. Je t'attends, sans faute, après-demain soir. J'irai te chercher, à dix heures, à la gare du quai d'Orsay. Ne manque pas le train surtout. Dis à Fraulein de bien veiller sur toi.

"Ta mère qui te mange un bout d'oreille en l'embrassant, petite Marion. "ALICE COULOUMÈRE, née DE FLAVILLY."

A ce dernier mot, les lèvres de l'aïeule se pincèrent. — Elle y tient, pensa-t-elle, à son de Flavilly! Madame Couloumère, de Sames, était en froid avec sa belle-fille, Mme Couloumère, de Paris. Elle n'avait jamais pu pardonner à son fils Henri — que le bon Dieu eût son âme! — d'avoir épousé une Parisienne sans le savoir. Or, la mère de sa délicieuse Marion n'avait pas eu de dot. Il est vrai qu'elle était noble, mais cela n'est pas une compensation pour une pratique et solide provinciale qui a des biens au soleil. Aussi, se trouvant réprouvée pour sa pauvreté, la mère de Mariette ne perdait pas une occasion d'écraser de sa naissance la sévère belle-maman. "Née de Flavilly," ajoutait-elle toujours à sa signature quand elle écrivait à Sames. Et ses armes étaient sur le cachet de l'enveloppe.

Mais ce n'était pas le souvenir de ces petites misères de famille qui assombrissait en ce moment les yeux fanés de l'aïeule: c'était le départ de Marie, de cette jolie adolescente qu'on appelait tantôt Marion et tantôt Mariette, comme si le cœur de chacun avait voulu ajouter une caresse à ce nom de vierge. La grand-mère aimait tant sa Parisienne! Deux fois déjà, on avait permis à Marion de venir à